



## La Forêt en douceur

Il en va des territoires comme de tous les êtres vivants : leur devenir est lié à leur capacité de bien gérer leurs ressources dans la durée. Le Parc naturel régional Livradois-Forez a mis cette question au cœur de son projet de territoire, c'est-à-dire sa Charte. Celle-ci met l'accent sur les ressources aussi essentielles pour le Livradois-Forez que les terres agricoles, les forêts, l'eau, le patrimoine naturel, le patrimoine bâti. Leur gestion intelligente pour l'avenir est au cœur de la stratégie du Parc.

Ce numéro du *Journal du Parc* l'aborde sous plusieurs angles :

- celui de la forêt productrice de bois et habitat d'une faune remarquable bien représentée par la chouette de Tengmalm, oiseau forestier par excellence ;

- celui de la gestion du patrimoine naturel pour laquelle le Parc joue un rôle central, impliqué dans la construction du réseau européen Natura 2000 ;

- celui de la reconnaissance et de la promotion du pisé, à la fois savoir-faire du Livradois-Forez et matériau d'avenir ;

- celui du cheval d'Auvergne, héritage et ressource bio-génétique précieuse.

Au-delà de la nécessaire conservation de tous les patrimoines, le Parc, depuis sa fondation, se préoccupe aussi de leur valorisation à des fins de développement. Ce n'est possible que dans un souci permanent de qualité et dans un esprit de filière économique, forestière, agricole...

Les certifications et les labels locaux, nationaux et internationaux, recherchés et reçus, contribuent au rayonnement du Livradois-Forez bien au-delà de ses limites.

Ce rayonnement est d'abord le fruit du travail et de l'énergie des femmes et des hommes du territoire, qui portent haut ses couleurs. En ce sens, je vous recommande également la lecture du portrait de « L'invitée », anthropologue de renommée mondiale, sur lequel se referme ce journal.

**Le Président**  
**Tony Bernard,**  
**maire de Châteldon**

**Dans les conversations, il y a presque toujours un arbre qui cache la forêt.**

**Des opinions s'affrontent, partielles et partiales : contre les coupes à blanc, pour la futaie jardinée, non au douglas, vive le sapin et le hêtre...**

**Prenons l'affaire en douceur, posément. C'est la méthode préconisée par le Parc qui prône une gestion durable de la forêt.**

La « forêt », c'est vite dit, le mot est évocateur mais trop générique. Il convient de ne pas mettre tous les arbres dans le même sac.

On distingue deux grandes catégories de boisements en Livradois-Forez. Au bénéfice de l'âge, commençons par la forêt « historique », celle qui semble être là depuis toujours, qui a résisté aux défrichements et dont Cassini, au XVIII<sup>e</sup> siècle, a dressé la cartographie. Ce sont essentiellement les sapinières et sapinières-hêtraies de Bois Grand, du Bois du Marquis, du Bois de la Grange, des Bois Noirs, la forêt du Breuil, etc. La seconde catégorie est de plus récent lignage, elle naît à la faveur de la déprise agricole, de l'exode rural. On part travailler à la ville, bien obligé, on plante les parcelles délaissées, on plante en épicéa, en douglas, des essences qui ne sont pas d'ici mais réputées de croissance rapide, on est encouragé par le Fonds Forestier. Une bonne part du Haut-Livradois est de cette lignée.



Une bonne gestion, une gestion durable implique une approche circonstanciée et des traitements différenciés entre jeunes et vétérans.

### De tout âge

Le Parc recommande de maintenir les sapinières partout où « le sapin est en station », c'est-à-dire là où il trouve un sol, une altitude, un climat et une pluviométrie favorables, c'est-à-dire, plus simplement encore, là où il s'est maintenu pendant des siècles. Sur ces massifs anciens, la gestion en futaie jardinée, avec des arbres de tout âge, est préférable et fortement conseillée. Elle est aisée : le sapin s'ensemence lui-même, les jeunes arbres peuvent patienter longtemps, attendre patiemment que les « vieux », que l'on récolte, les laissent accéder à la lumière.

### Laisser venir

Il faut affiner encore. Certains sapins ne sont pas « en station », pas à la place qui leur convient, c'est le cas notamment sur ces pentes qui s'abouchent avec la plaine d'Ambert. Altitude trop basse, exposition au sud, changement climatique aidant, les arbres, plantés avant que l'on « découvre » le douglas, se retrouvent en difficulté. On n'est pas pour autant en situation d'urgence, la température ne va pas bondir de 3° en dix ans, on peut prendre du temps pour couper parcimonieusement, laisser venir naturellement d'autres essences dans les trouées, planter des essences dont on aura vérifié qu'elles sont adaptées : le pin sylvestre, le pin laricio de Corse, l'érable, le cèdre peut-être...

Les jeunes, maintenant. Les épicéas et douglas, plantés dans le courant du demi-siècle passé, arrivent ou vont arriver à maturité, en volume très conséquent. La récolte n'est pas, ne sera pas toujours à hauteur des espérances. La gestion a été plutôt aléatoire – sauf exception. On travaille en ville, on n'a pas le temps ni le souci de s'en occuper, on se dit que les arbres poussent tout seuls. Ils ont poussé haut pour atteindre la lumière, sans trop grossir, les boisements sont fragiles, il n'y a pas beaucoup d'autres solutions que la coupe rase.

### Invention et concertation

Et après ? Ne pas répéter les erreurs du passé, surtout. Prendre le temps de réfléchir au choix des essences les mieux adaptées (le douglas pourra avoir sa place, ce sont les plantations trop denses qui lui ont valu sa réputation d'Attila), se donner les moyens d'assurer une véritable gestion, avec dépressage, éclaircie, se faire à l'idée que quand on plante plus de mille arbres à l'hectare on en récoltera seulement trois cents, mais des beaux.

La forêt de l'avenir sera diverse, différente, elle est à inventer. Cette invention suppose et implique une concertation entre tous les acteurs de la filière bois qui est, faut-il le rappeler, un axe important du développement économique. Il leur appartient de s'accorder, en liaison avec les opérateurs de terrain, le CRPF\* et l'ONF\*, sur une stratégie commune, à long terme. Si l'on prend l'affaire posément, avec rigueur, il est possible que la forêt de l'avenir soit à la convenance de tous ses usagers : propriétaires, forestiers, scieurs, promeneurs, esthètes, cueilleurs de baies ou de champignons, et aussi pics noirs et digitales pourpres, venturons montagnards et myrtilles. ■

\* Centre régional de la propriété forestière. Office national des forêts.

### Sommaire

<b>L'engagement Natura 2000</b> pages 2-3	<b>Vraiment chouette !</b> page 7
<b>Pisé et diversité</b> pages 4-5	<b>L'invitée : Françoise Héritier</b> page 8
<b>Cheval d'Auvergne</b> page 6	<b>N°23</b>

# vite dit...



## ●●● Nouveau

Un Guide Nature pour mieux connaître les différents milieux naturels du Livradois-Forez et les espèces animales et végétales qui leur sont associées. Avec une liste de bons conseils pour aider à leur préservation.

Ouvrage réalisé à l'initiative du Parc en collaboration avec des scientifiques, des naturalistes et les associations de protection de la nature.

Disponible à la Maison du Parc, 10 €



## ●●● Nouveau (bis)

Le GéoGuide Auvergne, publication des éditions Gallimard, vient de paraître. Avec vue panoramique sur le Parc naturel régional Livradois-Forez, étapes à Ambert, Billom, Thiers et La Chaise-Dieu, balades sur les Hautes-Chaumes et dans les gorges de l'Arzon. En librairie, 14,90 €

## ●●● Observé

En mars dernier, la LPO et le Muséum d'histoire naturelle ont créé le site (internet) de "l'Observatoire participatif des oiseaux de jardins".

Invitation est faite à chacun d'observer les oiseaux sur un espace défini (un jardin privatif, un jardin public, un square ou même un balcon) et de transmettre les observations à un relais régional qui répercutera l'information au niveau national.

→ <http://www.oiseauxdesjardins.fr>

→ <http://www.faune-auvergne.org>

## ●●● Surpris

Les musiciens de l'association à la recherche d'un folklore imaginaire (ARFI) nous surprendront toujours. Sur leur nouveau CD, non contents de jouer de l'harmonica, de la clarinette, du hang et du cajon, du bugle ou de la darbouka, ils convoquent dans



l'orchestre des criquets et des moustiques, des guêpes et des capricornes... On aime particulièrement le grillon version « rising sun » et la cigale en mode rap.

→ [www.arfi.org](http://www.arfi.org)

## Livradois-Forez - n° 23

Printemps - Été 2012

Journal du Parc naturel régional

63880 Saint-Gervais-sous-Meymont

Tél. 04 73 95 57 57 - Fax 04 73 95 57 84

info@parc-livradois-forez.org

www.parc-livradois-forez.org

Directeur de publication : Tony Bernard

Conception et rédaction : la vie comme elle va

Création graphique et réalisation : Vice Versa

Impression : Fusium

Tirage : 50 000 exemplaires

N° d'ISNN 1628-4372

Dépôt légal : deuxième trimestre 2012



# Un réseau européen

À la suite du Sommet de la Terre qui s'est tenu à Rio de Janeiro, en 1992, l'Union européenne s'est engagée à enrayer la perte de biodiversité en créant un réseau de sites écologiques baptisé Natura 2000.

Son ambition est de concilier la préservation de la nature et les usages socio-économiques de ces espaces.

La France, après avoir un peu traîné les pieds, a choisi de mettre en œuvre une démarche contractuelle qui implique une large concertation entre les collectivités et les usagers. Une fois que le site est identifié,

en fonction de critères de richesse patrimoniale, le préfet met en place un comité de pilotage qui élabore

un document d'objectifs et il désigne un gestionnaire. Le réseau Natura 2000 constitue le plus vaste maillage de sites protégés au monde. Il compte plus de 25 000 sites en Europe, 1753 en France

dont 22 en Livradois-Forez, 9 étant gérés par le Parc.



Photo: M. Thévoz

▲ Vallée du Fossat

Un arrêté ministériel en date du 22 août 2006 « porte désignation du site Natura 2000 du complexe minier de la vallée de la Senouire ».

Huit communes de la Haute-Loire sont concernées sur

1 885 hectares : Chassagnes, Chavaniac-Lafayette, Jax, Josat,

La Chapelle-Bertin, Mazerat-Aurouze, Sainte-Marguerite et Varennes-Saint-Honorat.

Ledit « complexe » est un réseau de galeries minières, exploitées autrefois pour la fluorine et l'antimoine.

« Exploitées » aujourd'hui, au moins partiellement, par des chauves-souris. Après la concertation de rigueur, le comité de pilotage, présidé par Jean-Jacques Ludon, a validé le document d'objectifs en novembre 2010.

Il s'agit en priorité de préserver les gîtes à chauves-souris et leurs abords, de préserver aussi leurs territoires de chasse. Le gestionnaire du site est le Parc naturel régional qui a choisi de travailler en partenariat

avec le Conservatoire d'espaces naturels d'Auvergne, l'association Chauve-souris Auvergne et la Chambre

d'Agriculture de Haute-Loire.

# Mieux qu'une cohabitation

**Le réseau Natura 2000 prescrit de concilier  
préservation de la nature et activités socio-  
économiques, selon un partage équitable.**

**Enfin, c'est mieux que ça. Ce sont les activités  
humaines qui, avec précaution, aménité, créent  
les conditions favorables au maintien des espèces  
et de leurs milieux. Il faut aller voir sur le terrain,  
dans la vallée de la Senouire, par exemple.**

**Rencontre avec un élu, une agricultrice  
et un propriétaire forestier.**

**Dans le clocher.** « Les chauves-souris, nous sommes habitués à leur compagnie, elles viennent manger des insectes au bord de la Senouire, certaines nichent dans le clocher de l'église, elles font partie du paysage depuis toujours. Mais nous ne savions pas qu'il y avait, dans le nombre, des espèces rares, notamment le petit rhinolophe », reconnaît Jean-Jacques Ludon, maire de Sainte-Marguerite.

Quand le secteur dit du « complexe minier » a été désigné site Natura 2000, il a accepté de devenir président du comité de pilotage : « Sur le principe, nous étions d'accord pour protéger. Et nous sommes partis sur de bonnes bases parce que l'engagement était volontaire, rien n'était imposé au préalable. J'ai tenu à ce que la concertation soit la plus large possible, que chacun soit informé, que tout le monde puisse s'exprimer. Il y a eu des

interrogations, bien sûr, mais pas de réticence a priori ni d'opposition. »

Sur l'ensemble du site, une dizaine d'agriculteurs (pour une superficie globale de 137 hectares) a choisi de mettre en œuvre des mesures agri-environnementales<sup>(1)</sup>, des propriétaires ont signé une charte de « bonnes pratiques »... « Leur engagement répond d'abord à un souci de protection de la nature. Comment des ruraux n'auraient-ils pas cette préoccupation !? Le fait qu'ils en obtiennent un léger avantage financier est évidemment une motivation supplémentaire. Je précise, en ce qui concerne l'exonération de taxe sur le foncier non bâti, que les communes, qui se voient ainsi privées d'une part de leurs recettes, recevront une compensation. » Voilà les moyens trouvés pour préserver les territoires de chasse des chauves-souris et les abords de leurs gîtes d'hivernation<sup>(2)</sup>.

Ce n'est pas le tout d'hiverner, il faut aussi assurer la perpétuation de l'espèce. Les clochers et les combles des églises de Sainte-Marguerite et de Chassagnes accueillent des colonies de reproduction du petit rhinolophe, mais le confort est loin d'être optimal. Les courants d'air et le froid leur sont parfois fatal. « Le Conservatoire d'espaces naturels est venu examiner les lieux et a fait des propositions de travaux à effectuer : pose d'un plancher et d'un isolant, obturation d'une lucarne... À Chassagnes, c'est un peu plus complexe, la réflexion est en cours, mais nous trouverons les bonnes solutions. » Les travaux sont financés par l'État et l'Union européenne dans le cadre d'un contrat Natura 2000.

Il faudra un peu de temps pour juger de l'efficacité des mesures prises, mais tout aura été fait pour que les chauves-souris continuent de chasser sur les rives de la Senouire. « C'est pour nous une bienveillance... naturelle », dit Jean-Jacques Ludon.

**À midi.** Vauzelle, commune de Josat, sur le coup de midi. Le troupeau regagne la bergerie, 350 brebis, des Noires du Velay, des Blanches du Massif Central. Chantal Raynaud marche en tête, elle est agricultrice, elle ne se plaint pas : « Les journées sont longues, de 6 heures du matin à 8 heures du soir, mais on arrive à vivre de notre travail. » 90 hectares, les brebis, une quarantaine de vaches, ça occupe. Elle a vu l'agriculture changer puis retourner à ses fondamentaux. « Un temps, parce qu'on leur intimait de faire



## Les autres sites gérés par le Parc

**Monts du Forez.** Le site le plus vaste, 5 565 hectares de landes et de pelouses sur les Hautes-Chaumes, avec tourbières, éboulis rocheux, ceinture de hêtraies et de sapinières-hêtraies. Mosaïque de milieux comptant un grand nombre d'espèces rares : damier de la succise, nacré de la caneberge, drosera, bruchie des Vosges...

▲ **Président du comité de pilotage : Tony Bernard, président du Parc**

**Plaine des Varennes.** 846 hectares répartis en 12 îlots entre Lezoux, Thiers et Billom, entre les vallées de la Dore et de l'Allier. Secteur bocager où la présence de l'eau est importante (mares, étangs, prairies humides) et qui constitue un refuge pour une multitude d'espèces : amphibiens, oiseaux, insectes...

▲ **Tony Bernard, président du Parc**

**Puys de Pileyre et du Turluron.** 78 hectares. Ces deux puys volcaniques se dressent au milieu des champs de la Limagne. Sur leur flanc orienté au sud, de nombreuses espèces de moeurs plutôt méditerranéennes. Et sur les pelouses du puy de Pileyre, l'une des plus belles populations d'orchidées du Puy-de-Dôme.

▲ **Jacques Charpin, conseiller municipal de Billom**



▲ Puy du Turluron

**Bois noirs.** 16 unités pour un total de 393 hectares aux confins des trois départements, Allier, Loire et Puy-de-Dôme. Tourbières, prairies humides, forêts, des habitats naturels à haute valeur patrimoniale dont cinq d'intérêt communautaire.

▲ **Marie-Noëlle Charrondière, présidente du Syndicat mixte des Monts de la Madeleine**

**Tourbière de Vireennes.** 126 hectares, mosaïque de zones humides. La tourbière acide à sphaignes, installée dans une sapinière ancienne, est la plus grande et la plus riche en biodiversité de tout le Haut-Livradois.

▲ **Denis Chassaigne, maire du Monestier**

**Cavité d'Auzelles.** 12 hectares. Ancienne mine de plomb argentifère, la cavité minière d'Auzelles, dans la vallée du Miodet, abrite des chauves-souris en transit entre leur gîte d'hibernation et leur gîte de reproduction.

▲ **Paul Pouget-Chabrolle, maire d'Auzelles**



▲ Drosera

**Cavité de la Pause.** Communes d'Aubusson d'Auvergne, Augerolles et Vollore-Ville. 262 hectares correspondant en partie au territoire de chasse des chauves-souris autour de la cavité. La galerie minière (issue d'un sondage de prospection) est un de leurs gîtes d'hibernation. Elle est le 3ème site d'Auvergne pour l'hibernation du petit rhinolophe.

▲ **Gilles Lалуque, maire d'Aubusson d'Auvergne**

**Dore-Faye-Couzon.** Une zone linéaire de 108 kilomètres constituée de la Dore, d'Ambert jusqu'à Thiers, et de deux de ses affluents, la Faye et le Couzon. Auxquels s'ajoutent 72 hectares de forêts alluviales. La Dore est un axe migratoire et un lieu de reproduction pour certaines espèces de poissons qui effectuent une partie de leur cycle de vie en mer : saumon atlantique, lamproie marine. On y trouve également la loutre et le castor d'Europe.

▲ **Tony Bernard, président du Parc**

▲ **Pour suivre l'actualité des sites Natura 2000 :**  
<http://www.parc-livradois-forez.org/natura2000/actualites.html>

**Un bulletin d'information vient de paraître avec des exemples d'action et des témoignages d'utilisateurs sur quatre des sites animés par le Parc. Il est disponible à la Maison du Parc et dans les mairies concernées.**

du rendement, les paysans ont forcé sur tout. Ils sont revenus à une conception plus raisonnable, plus raisonnée. La terre ne peut pas donner au-delà de ses limites, on en est conscient aujourd'hui. On sait que l'avenir est à la qualité plutôt qu'à la quantité.»

Les mesures agri-environnementales, elle en a entendu parler par la Chambre d'Agriculture de la Haute-Loire. « Il m'a semblé que les préconisations allaient dans le sens de ce que je fais habituellement : éviter les apports en engrais, ne pas surpâturer, tenir les terres propres, débroussailler si nécessaire... » Elle s'engage donc, en mars 2011, pour une dizaine d'hectares<sup>(3)</sup>, « des parcelles en herbe où je sais ce que je vais faire dans les cinq prochaines années ». La sécheresse de l'été dernier n'a pas permis de démarrer l'application, « en situation de pénurie, les bêtes mangent ce qu'elles trouvent, elles pâturent partout où il reste un peu d'herbe ».

Chantal Raynaud espère que l'année en cours sera plus arrosée. Pendant les jours de pluie, elle remplira le cahier de suivi, c'est la contrainte qui la rebute le plus, « mais il faut bien ». Quant aux chauves-souris, « elles sont là, chassant dans les prairies, volant autour de la maison, le soir. Elles seront là après nous, surtout si on les aide un peu. »

**Au crépuscule.** Jean-François Blanc est boulanger à Jax<sup>(4)</sup>, il fait des tournées sur douze communes. La boulangerie Blanc est une institution locale

depuis 1899 et quatre générations. Le boulanger a une autre passion, le bois. Au fil des années, il a acquis une bonne vingtaine d'hectares, des parcelles dispersées, « ici la forêt est très morcelée alors que nous avons de beaux massifs qui occupent les deux tiers du territoire communal ».

Il a signé une charte Natura 2000 pour six hectares. « On est exonéré d'une part de la taxe foncière, on peut bénéficier de conseils de gestion. En contrepartie, on ne peut plus faire de coupe à blanc dans un rayon de 20 mètres autour d'un gîte à chauve-souris, on est tenu de garder quelques arbres morts, on doit privilégier la futaie irrégulière – mais c'est déjà le cas pour beaucoup de parcelles qui sont pentues, en terrain rocailleux, et peu accessibles aux engins forestiers. Au total, les contraintes ne me semblent pas très fortes et je ne vois pas qu'on y perde beaucoup de liberté. »

Depuis qu'il a signé la charte, Jean-François Blanc s'attarde probablement plus longtemps sur cette parcelle où se trouve une ancienne mine et qui est à coup sûr un bon terrain de chasse pour les chauves-souris. Si la boulangerie ne le réclamait, il patienterait bien jusqu'au crépuscule, pour les voir. ■

1 - Les agriculteurs ont participé au choix et à la définition des mesures dans le cadre de groupes de travail.

2 - 49 gîtes d'hibernation ont été répertoriés dans les ouvrages miniers désaffectés du secteur. Suite à des travaux de sécurisation, seuls 26 d'entre eux ont été conservés. La population hivernale, toutes espèces confondues, est estimée à 200 individus.

3 - Les agriculteurs reçoivent une aide financière à l'hectare, variable selon les exigences du contrat qui vaut pour cinq ans, renouvelables.

4 - Il est aussi maire-adjoint et délégué de sa commune auprès du Parc.

▲ D'apparence, le grand et le petit rhinolophe ne diffèrent que par la taille. Envergure de 25 cm pour l'un, plus de 35 cm pour l'autre. Poids respectif de 4 à 10 g et de 16 à 28 g. Quand tout va bien, ils peuvent vivre vingt ans.

### Nomenclature

Les 16 espèces qui vivent du côté de la Senouire ne seront distinguées que par les spécialistes, mais on ne se privera pas du plaisir de dire leurs noms qui forment une nomenclature souriante : barbastelle, grand rhinolophe, petit rhinolophe, grand murin, murin de Bechstein, murin à oreilles échancrées, murin de Daubenton, murin d'alcathe, murin à moustaches, murin de Natterer, oreillard, pipistrelle commune, pipistrelle de Kuhl, noctule de Lesler, grande noctule et vespère de Savi.



**Il y a encore beaucoup de bâtiments en pisé en Livradois-Forez. On les regarde parfois avec un peu de condescendance comme des témoins d'un temps révolu. Bien à tort ! Le pisé est résolument moderne. Hubert Guillaud en donne des preuves et plaide pour la diversité culturelle.**

Hubert Guillaud est architecte, professeur et directeur de recherche à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble (ENSAG), directeur scientifique de l'Unité de recherche Architecture, environnement et cultures constructives au sein du laboratoire CRAterre-ENSAG, responsable de la Chaire UNESCO Architectures de terre, cultures constructives et développement durable. Il possède une maison de famille sur les monts du Forez. Elle est en pierre, question d'altitude.



# Le pisé

## *pour la diversité architecturale*

décline une grande variété de matériaux et de techniques de construction : pisé, brique crue ou adobe, bauge, colombages hourdés de torchis, etc. Et des sondés ayant voyagé en Afrique ou en Amérique latine ne manqueraient pas de mentionner l'importance et la richesse de la construction en terre crue dans ces continents. Une étude statistique réalisée par le Département américain des Énergies renouvelables évalue la part du patrimoine en terre à près de 50 % du bâti mondial. D'autres chiffres : 19 % de la liste du patrimoine mondial classé par l'Unesco sont des ensembles architecturaux ou des sites archéologiques bâtis en terre ; 32 % des villes inscrites au patrimoine mondial, soit 78 villes, ont un tissu historique en grande partie construit en terre. La terre n'est ni exclusivement rurale, ni le fait des seuls pays du sud.

**- En Livradois-Forez, ce patrimoine est-il plus conséquent que dans d'autres régions de France ?**

- Non. L'architecture en terre est une marque très typique du paysage bâti de la France, elle est seulement absente des territoires de montagne, Alpes, Pyrénées et au plus haut du Massif Central. D'après l'ANAH (Agence Nationale de l'Habitat), le bâti en terre représente 15 % du patrimoine architectural national, avec des pointes à 60 % dans les régions septentrionales.

En Livradois-Forez, on distingue clairement l'architecture des « monts », qui est faite de pierre comportant de rares annexes en pisé, et l'architecture de plaine où la terre est très présente.

**- Connait-on l'origine de cette tradition ?**

- Il y a des hypothèses, qui ne sont pas totalement validées. Il pourrait s'agir d'une influence maure liée aux invasions arabes du VIII<sup>e</sup> siècle. Certains traits du bâti en pisé du Forez, les relevés au mortier de chaux par exemple, évoquent un savoir-faire parent de la culture constructive en pisé maure. Mais le patrimoine que l'on peut observer aujourd'hui est bien plus récent et l'on peut aisément déceler des influences venues du Lyonnais. Réciproquement, les joints entre banchés, dits « à l'équillade », que l'on voit sur certains pisés rhodaniens ou dauphinois, sont typiques de la tradition forézienne.

**- Il semble y avoir un regain d'intérêt pour la construction en terre. De quoi procède-t-il ?**

- Cet intérêt remonte aux années 1970, il est lié aux deux crises de l'énergie, du

pétrole, en 1973 et 1979. Aux Etats-Unis, « contre-culture » ou mouvement hippie aidant, la jeune génération d'architectes commence à proposer une architecture bioclimatique en briques de terre crue, avec des projets emblématiques qui seront érigés en exemples. En France, un peu plus tard, au début des années 1980, l'exposition « Des architectures de terre ou l'avenir d'une tradition millénaire », au Centre Georges Pompidou, a un retentissement considérable. C'est en France qu'est réalisé, de 1983 à 1985, le premier ensemble d'habitat social, de type HLM, à l'Isle d'Abeau, dans l'Isère. Cette réalisation suscitait un intérêt mondial, des pays nordiques à la Nouvelle-Zélande. Oui, le renouveau de la construction en terre a bien été impulsé par des inquiétudes environnementales. Mais il est conforté, depuis une date plus récente, par le souci de freiner la banalisation de

la production architecturale, de préserver – tout en les faisant évoluer – les « identités » culturelles des territoires dont les paysages sont profondément marqués par ce type de bâti. Il est renforcé encore par l'exigence de permettre l'accessibilité économique à l'habitat de populations démunies, vulnérables, qui ne peuvent construire en matériaux industriels, trop chers, et pour lesquelles l'exploitation des ressources locales reste la meilleure solution. Par « ressources locales », j'entends aussi les savoirs et les savoir-faire, les « cultures constructives » de ces populations et de ces territoires.

**- Le pisé, la terre en général, n'est donc pas un matériau d'un autre âge qui appartiendrait à une histoire révolue...**

- Bien sûr que non. Ces matériaux ont franchi les âges, du néolithique à nos jours, ils ne sont en rien frappés d'obsolescence. Préserver, restaurer les bâtiments « patrimoniaux » comme le « petit » patrimoine est un devoir, c'est un bien que nous devons transmettre aux générations futures. Et cela contribue aussi à une « réhabilitation », au sens de la dignité recouvrée. La longue histoire de l'architecture de terre est encore écrite et elle continue de s'écrire.



**- Si, par voie de sondage, on demandait de quoi sont faits les bâtiments, les sondés répondraient à coup sûr de pierre, de béton, de bois, d'acier ou de verre. Ils oublieraient la terre.**

- Si le sondage était effectué en France, probablement. Avec des exceptions locales, cependant. Les sondés vivant dans un « paysage » bâti rural ou dans certains centres-villes historiques ne manqueraient pas de citer la terre. On constaterait alors que notre patrimoine architectural en terre





Photo : C. Camus

# Terre et ciel

**On dirait bien que l'on est prêt, ici,  
à remuer ciel et terre pour  
la reconnaissance et la promotion du pisé.**

**Trois initiatives en témoignent :**

## ◆ Chantiers

De fin mars à fin mai, le Parc organise des chantiers participatifs qui sont une invitation à découvrir la technique de mise en œuvre du pisé. Huit chantiers en tout, chacun sur deux jours, le vendredi et le samedi, avec travaux pratiques. À Ambert, rénovation des murs d'enceinte du jardin de Saint-Fiacre ; à Vollore-Ville, construction d'un muret pour composteurs publics et restauration d'un four à pain ; à Marsac-en-Livradois, restauration d'un mur d'enceinte ; à Sermentizon, rénovation des vestiaires du club de football ; à Saint-Jean-des-Ollières, construction d'un muret pour une aire de stationnement ; à Néronde-sur-Dore, intervention sur une façade de grange ; à Châteldon, restauration d'un mur d'enceinte d'un jardin municipal.

Les chantiers sont ouverts à tous, à ceux qui veulent mettre la main à la pâte comme aux simples curieux. En comptant les visiteurs, le premier chantier, celui d'Ambert, les 30 et 31 mars, a accueilli près de 80 personnes. De l'avis des organisateurs, il y a « un engouement pour le pisé ». Parce que l'on a un bâtiment à rénover, parce que l'on envisage de construire de façon « écolo », on vient s'informer, s'initier à la technique. À chaque fois, un professionnel est sur place pour encadrer les travaux, répondre aux questions. Selon les dates, il s'agit de Samuel Dugelay, maçon, maître d'œuvre (entreprise Makjo), de Jacky Jeannet (cabinet AbiTerre) et Johan Despres, architectes.

À l'occasion et en complément du chantier, la commune d'accueil présente l'exposition « Rénover et construire en pisé dans le Livradois-Forez ». Cette exposition, qui était à la maison du Parc à l'automne dernier, continuera de circuler sur le territoire puisque des communes ou des associations la réclament.

## ◆ Formation

À l'issue d'une réflexion conduite avec plusieurs partenaires (le Parc, le CAPEB 63, Pôle Emploi, le Conseil régional et les artisans locaux), le GRETA Livradois-Forez a fait un double constat. D'une part, un certain nombre d'artisans du bâtiment, salariés ou patrons, sont proches de l'âge de la retraite ; il y a, il y aura des places à prendre pour une main d'œuvre qualifiée. D'autre part, le métier évolue, il exige la prise en compte des enjeux énergétiques, d'une demande de plus en plus forte en éco-matériaux, dont le pisé évidemment. Du constat découle l'action, la mise en place d'une formation permettant d'obtenir un CAP de maçon et un certificat d'éco-constructeur, celui-ci étant délivré par l'Académie de Clermont-Ferrand. La formation, financée par Pôle Emploi, se déroule d'octobre 2011 à juin 2012, pour un total de 1099 heures, dans des locaux mis à disposition par la Communauté de communes du Pays d'Olliergues. En complément, le GRETA met aussi en place un atelier de « mise à niveau », financé par le Conseil régional d'Auvergne, qui permet de mieux appréhender les nouvelles techniques de construction et les nouveaux matériaux, ou plutôt ces très anciens matériaux (terre crue, bois, paille, chanvre, chaux) qui reviennent au goût du jour.

Une autre session de formation aura lieu à l'automne prochain.

▲ [greta.livradois@ac-clermont.fr](mailto:greta.livradois@ac-clermont.fr),  
tél. 04 73 82 31 71

## ◆ Découverte

Sur proposition du Parc, 29 classes de 20 établissements scolaires, dont quatre collèges, se sont engagées dans un projet « Terre et Pisé » destiné à faire découvrir, et apprécier à sa juste valeur, le matériau et le patrimoine.

La découverte s'entend au rythme de six demi-journées réparties sur l'année scolaire, accompagnée par des animateurs spécialisés en éducation à l'environnement – et qui ont bénéficié d'une formation de trois jours pour ce programme spécifique –, accompagnée aussi, dans certaines classes, par des architectes, avec le renfort, parfois, d'un artiste plasticien.

Aux premières séances, les élèves recensent le patrimoine local, mènent l'enquête dans le village, sur la commune. Ils expérimentent la matière, analysent très scientifiquement la composition de la terre : qualité du grain, teneur en eau, en air... Puis vient le temps de passer à l'acte, de réaliser quelque chose, « concrètement », comme disent les adultes. Le concret peut être une cabane ou un muret, en associant, si on le souhaite, différentes techniques : pisé, brique, torchis, enduit... Il peut prendre un tour plus artistique si un plasticien vient donner un coup de main. L'école de Chassagnes a même l'ambition de croiser les deux : fabriquer des masques qui seront inclus dans un mur en pisé. Les travaux doivent être terminés avant les vacances.

L'opération, menée en étroite partenariat avec l'Éducation nationale, conseillers pédagogiques, inspecteurs et enseignants, sera reconduite en 2012-2013. Avec d'autres classes, bien sûr.



▲ Application d'un enduit de terre stabilisée à la chaux à Sermentizon.

▲ Ce nouvel espace de services de proximité, à Marsac-en-Livradois, est un bel exemple de construction publique contemporaine alliant la terre et le bois. L'immeuble est labellisé « Bâtiment basse consommation » (BBC). Architecte : Boris Bouchet.

- Cette histoire en cours s'écrit-elle en termes « contemporains », « modernes » ?

- Parfaitement. Il y a en ce domaine une grande capacité de créativité et d'innovation architecturale, de superbes réalisations en pisé en témoignent, aux États-Unis, en Europe ou en Amérique latine. Il y a une poésie, une beauté spécifique de l'architecture de terre que les artisans ont déployée au fil du temps et que les bâtisseurs contemporains poursuivent en la renouvelant. Construire en terre, aujourd'hui, c'est aussi imaginer des solutions qui peuvent associer plusieurs matériaux dotés de caractéristiques et de performances différentes. La terre permet bien de répondre à nos exigences « contemporaines », « modernes », en matière d'habitat et de bâti en général. J'ajoute, et c'est un argument qui devrait peser, qu'il se mène en France depuis trois décennies, une recherche fondamentale de haut niveau, recherche qui permet d'assurer que la terre crue est un matériau de haute technicité tout à fait apte à satisfaire aux normes en vigueur dans la construction. Avec une performance assez inégalable au plan environnemental.

- Généralement, et ce trait force la sympathie, les défenseurs de la terre crue ont des revendications modestes.

- Nous n'avons en effet aucune tentation hégémonique, à la différence des zélateurs des matériaux industriels. Nous plaçons pour la diversité architecturale, la diversité constructive qui est une expression de la diversité culturelle. Pourquoi la refuserait-on quand on accepte désormais la nécessité d'une biodiversité ? ■

## En savoir plus

Pour tout savoir sur le pisé, le matériau, la technique, le patrimoine local, la rénovation ou les constructions modernes, consulter le guide *Rénover et construire en pisé dans le Parc naturel régional Livradois-Forez*, en version papier (disponible à la Maison du Parc) ou sur le site internet du Parc.



## En marchant...

sur le sentier « Entre Ogres et pisé » à Sermentizon, avec passage au four du hameau de Lavenal et hommage à deux anciens maçons piseurs de la commune. Cf. le guide « Balades et randonnées Parc naturel régional Livradois-Forez », éditions Chamina

Décoffrage d'un mur en pisé à Marsac-en-Livradois ▼



Pour connaître les adresses  
des professionnels du pisé :  
[www.pise-livradois-forez.org](http://www.pise-livradois-forez.org)

# Particule

**Ce postier léger à robe baie cuivrée, crinière noire anthracite, yeux en amande, chanfrein rectiligne et fanons abondants, devrait bientôt, très officiellement, être appelé cheval d'Auvergne ou, plus précisément, cheval de race Auvergne. Particule aidant, cela sonne comme un titre de noblesse, un signe distinctif adossé à la fierté d'un lignage.**



Photo : ANCRA

**P**our l'instant, Jean Maure les appelle par leur petit nom : Jolane, Prune, Volga, Kohl et Tango, trois juments, un hongre et l'étalon. Les cinq paissent, avec un peu de nonchalance, sur des prairies pentues en surplomb de Valcivières. L'essentiel de leur activité consiste à promener leur propriétaire et son épouse sur les crêtes du Forez, les reliefs escarpés de la Haute-Loire, poussant plus loin parfois, sur le chemin de Stevenson ou des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Les chevaux d'Auvergne viennent de loin. Ils auraient été abandonnés par les Sarrasins dont Charles Martel coupa net l'élan... en 732, on ne vous le fait pas dire. De là, comme des soldats en déroute, ils se dispersent. Certains sont « adoptés » par des barons d'Auvergne et du Limousin. D'autres, plus tard, portent armes et bagages des armées napoléoniennes. Un original, si l'on en croit Alexandre Dumas, sert de monture à Mousqueton, fidèle compagnon du mousquetaire Porthos.

Plus que l'art militaire ou la littérature, ce sont les usages paysans qui assurent la pérennité de cet « oriental ». De trait ou de selle, il rend de grands services. En 1834, le naturaliste Louis-Furcy Grogner célèbre sa capacité à graver « les sommets les plus escarpés », à courir « sur les pen-



Photo : ANCRA

chants des précipices » et ajoute qu'il peut être élevé « sur de maigres pâturages » et supporter « de longues abstinences ». Au début du XX<sup>e</sup>, la mécanisation et les routes carrossées menacent de le mettre au rencart.

## Au galop

Il résiste pourtant. Dépourvu de papiers officiels, souffrant d'un manque de considération, il semble attendre son heure. Elle vient. En 1997, une poignée d'éleveurs crée une association vouée à assurer sa sauvegarde et qui devient un peu plus

tard l'association nationale du cheval de race Auvergne (ANCRA). Elle compte aujourd'hui plus de 70 adhérents qui possèdent ensemble 361 chevaux dûment répertoriés, dont 11 étalons. Le cheptel se répartit sur 13 départements, le Puy-de-Dôme comptant 60 % de l'effectif.

L'ANCRA met en œuvre un « programme de sauvegarde et de relance » avec tenue d'un véritable Stud Book (à la fois livret de famille et arbre généalogique), participation à des manifestations locales et nationales, travail de lobbying appuyé... Et pour la première fois cette année, une présence au Salon de l'Agriculture. Jean Maure, secrétaire de l'association, estime que l'affaire avance au galop. « En 2009, nous avons déposé la marque Cheval de Race Auvergne auprès de l'INPI ce qui nous a permis de signer une convention avec l'Institut français du Cheval et de l'Équitation qui est l'opérateur public chargé d'accompagner la professionnalisation de la filière. Forts de ces acquis, nous avons adressé, en février dernier, une demande de reconnaissance officielle de la race au ministre de l'Agriculture. Nous espérons une réponse – positive, bien sûr – en fin d'année ou, au plus tard, en début d'année prochaine. »

◀ « Un cheval bien dans sa tête », dit de lui l'éleveur Jean Maure

## Biodiversité

Mettons que la reconnaissance vaille titre de noblesse, mais le temps n'est plus où les ennoblis peuvent demeurer désœuvrés. À cette objection, le secrétaire-éleveur répond par des arguments en cascade et se montre plus élogieux encore que Louis-Furcy Grogner. « Le cheval d'Auvergne est promis à une grande carrière dans le tourisme, pour la randonnée et l'attelage. Il est affable, docile, il rassure les débutants et donne satisfaction aux cavaliers chevronnés. Il n'est pas de ces chevaux trop près du sang qui s'emballent pour un rien. Il peut aussi être utile dans certaines activités agricoles, le maraîchage par exemple. Il contribue à l'entretien de parcelles délaissées. » Poursuivons le diptychisme... « D'un poids moyen de 600 kilos, il consomme beaucoup moins qu'un cheval de trait qui avoisine ou dépasse la tonne. Il est rustique, il n'a pas nécessairement besoin d'un box, ce n'est pas un cheval de salon. »

Sa ténacité, depuis 732, en témoigne, il est parfaitement adapté au relief escarpé et au climat rugueux de l'Auvergne. « Et c'est aussi un élément de notre patrimoine que nos anciens nous ont légué. La préservation de la biodiversité, comme on dit aujourd'hui, vaut également pour les espèces domestiques. »

**PS.** Si vous le permettez, un message personnel à l'intention des éleveurs de chevaux d'Auvergne. Dans la perspective de la prochaine reconnaissance officielle de la race, l'ANCRA souhaite que la saison de monte 2012 soit exceptionnelle. À cette fin, elle a décidé d'accorder une prime de 100 € par jument saillie. La prime est réservée aux adhérents, limitée à deux juments (inscrites au répertoire) par propriétaire. Elle sera versée sur présentation du carnet de saillie de l'étalonnier.

▲ Association nationale du cheval de race Auvergne (ANCRA)

Parc naturel régional des Volcans d'Auvergne, Château de Montlosier  
63970 Aydat  
04 73 82 40 88

[www.chevalauvergne.fr](http://www.chevalauvergne.fr)  
contact@chevalauvergne.fr



Deux paysannes s'en vont au marché... À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

L'association est présidée par Laurent Pradier. Elle bénéficie d'aides financières du Conseil régional d'Auvergne, des Conseils généraux du Puy-de-Dôme et du Cantal, et du soutien moral du Conseil général de la Haute-Loire.



Photo : ANCRA

**Son air de perpétuel étonnement, elle le doit à ces plumes blanches qui forment un V entre ses yeux jaune d'or. Son nom lui vient du naturaliste suédois Peter Gustav Tengmalm qui l'a identifiée et décrite en 1783. Certains la tiennent pour la plus chouette d'entre les chouettes. Elle est très présente dans le Haut-Livradois, écoutez ce staccato d'ocarina : « Pou pou pou... »**



Photo : J. Marin

C'est un oiseau du froid, du Grand Nord, surnommé « *nyctale boréale* » ou « *chouette aux pieds fourrés* ». Depuis quand vit-il dans les parages ? On en dispute. La chouette de Tengmalm est « découverte » fortuitement dans la chaîne des Puys en 1979. Alertés, les naturalistes la repèrent ensuite dans les Bois Noirs, sur les monts du Forez et les monts de La Madeleine, en Margeride, dans le nord du Devès et en Livradois. « *On ne peut en déduire qu'il s'agit d'une expansion géographique*, dit Dominique Vigier. *Elle pouvait être présente sans qu'on le sache. Nous l'avons trouvée parce que nous nous sommes mis à la chercher.* »

De son QG de Cistrières, où il habite, Dominique Vigier la piste depuis vingt ans, « *en ornithologue amateur* », précise-t-il, mais chez les adhérents de la LPO on lui donne volontiers du « *Monsieur Tengmalm* », manière de l'introniser spécialiste. Il en parle comme d'une voisine de bonne compagnie, discrète, un peu farouche mais fidèle, faisant signe à l'occasion, « *Pou pou pou...* ». Elle se

La chouette de Tengmalm (*aegolius funereus*), rapace nocturne de la famille des strigidæ. Longueur (du bec à la pointe de la queue) : 26 cm. Poids moyen : 160 gr pour les femelles, 110 gr pour les mâles. Longévité : de l'ordre de trois ans. Maturité sexuelle à un an.

montre rarement sur la vingtaine de sites qu'il suit régulièrement en Livradois mais elle est, à chacune de ses apparitions, « *la plus belle de toutes les chouettes* ». Il en connaît les habitudes, les mœurs, les bonheurs et les déconvenues. Il l'observe en voisin curieux, mais très soucieux de ne pas déranger.

### Bon chasseur

Chez les Tengmalm, la vie commence sur « *un air d'ocarina* » dans une forêt de conifères, avec sapins blancs de préférence et quelques fayards si possible. Dès le début du mois de février, parfois plus tôt, le mâle entonne son refrain crépusculaire et nocturne qui est un chant d'amour, un appel à convoler. Il a repéré un logement, une loge de pic noir désertée... Oui, dans la famille, on est cavernicole mais non bâtisseur, ce qui oblige à louer ou squatter. La femelle, séduite par le ramage, vient inspecter les lieux. Elle s'assure également que le prétendant est bon chasseur et qu'il a déjà engrangé quelques proies. Si le constat est favorable, le couple se forme pour la saison, chacun sera fidèle – pour la saison. Le mâle chante jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa partenaire, il s'interrompt dès que commence la ponte.

Sauf difficulté d'accordailles, la ponte a lieu en mars. La femelle couve pendant 27 jours (à peu près), réchauffe ses petits pendant trois semaines. Durant toute cette période, il revient au mâle d'assurer l'approvisionnement. Mulots, campagnols, musaraignes constituent l'ordinaire, complété, si besoin, de petits oiseaux, de gros insectes, voire de batraciens. L'abondance de micro-mammifères est déterminante

pour l'avenir de la nichée. Autre variable d'ajustement : la martre, redoutable prédateur qui gobe les œufs, dévore les petits et même la femelle. La survie de l'espèce n'est pas pour autant mise en danger. L'observateur consulte ses carnets : « *Sur cent nichées suivies en Livradois, de 1992 à 2007, 69 ont échoué, 31 ont réussi dont 58 jeunes se sont envolés.* »

### Milieu favorable

Des carnets ouverts on espère un chiffre global, le résultat d'une addition... « *Non, je n'aime pas donner un effectif, ce serait trop approximatif. Le contact avec les chanteurs – seul moyen de repérage – est très aléatoire ; à cinq minutes près, vous pouvez manquer un chant. Mais la population du Haut-Livradois semble bien être la plus importante d'Auvergne. La chouette dispose ici d'un milieu particulièrement favorable. J'espère qu'il sera préservé, que l'on évitera les coupes à blanc dans les sapinières ou les bêtraies et les plantations en douglas, des plantations si serrées que plus rien ne vit sous leur couvert.* » Oui, nous aussi on souhaite que la vie continue. Mais, maintenant, la chouette de Tengmalm, « *Pou pou pou...* », on voudrait la voir. « *Avec une branchette, grattez le tronc d'un arbre où elle est supposée nicher. Elle viendra voir s'il ne s'agit pas d'un prédateur et montrera sa tête par le trou. Cependant, la ruse souffre d'être répétée, l'oiseau s'habituant à l'importun ne se dérange plus. Plus grave, devenu moins vigilant il sera plus vulnérable à une attaque de la martre. Pour ma part, j'évite de recourir à ce procédé et je le déconseille formellement.* » On vous l'avait dit, l'ornithologue est un voisin scrupuleux. ■

# Voisinage



Photo : G. Chavegnant

## Recherche chevêchette

La chevêchette d'Europe, la plus petite de la famille, vit ordinairement dans les forêts des Alpes, du Jura et des Vosges. Au printemps 2007, un couple a été repéré dans la chaîne des Puys où il s'est reproduit. Cette progression d'est en ouest laissait espérer une présence en Livradois-Forez. Dominique Vigier est aux aguets... « *En fait, je ne la cherchais pas, j'allais rendre visite à une nichée de chouettes de Tengmalm. C'était le 17 mai 2011, à la nuit tombée, soudain j'ai entendu un chant inhabituel qui était, à n'en pas douter, celui de la chevêchette. Elle a chanté pendant un quart d'heure. Les jours suivants, je suis retourné en vain sur les lieux. Le 24, à 4 kilomètres de là, je l'ai entendue à nouveau, juste quelques bribes. Trois jours plus tard, c'étaient deux chevêchettes qui donnaient de la voix, deux voix un peu différentes. D'ailleurs, je vais vous les faire écouter...* » Dominique Vigier met le magnétophone en route : « *Diou diou diou...* » et, comme en écho, une mélodie similaire mais assourdie : « *Diou diou diou...* » CQFD.

Les deux oiseaux chantent régulièrement jusqu'au 12 juillet. Puis ils se taisent, un silence normal en période estivale. « *Le 9 septembre, j'ai réussi à établir un nouveau contact, un oiseau a répondu à mon imitation par un cri d'alarme.* » Mais depuis cette date, plus rien. Et la présence de la chevêchette dans la chaîne des Puys n'a pas été confirmée non plus. Alors, si en vous promenant dans la forêt vous entendez un chant monotone, « *Diou diou diou...* », il ne s'agit peut-être que d'un ornithologue qui recherche désespérément la chevêchette.



Photo : J. Marin

**Anthropologue de renommée mondiale, Françoise Héritier vient de publier un livre intitulé *Le sel de la vie*. À défaut d'être une autobiographie, l'ouvrage ressemble fort à un autoportrait, comme on dit en peinture. Avec quelques touches livradoises, émouvantes, drôles et enfantines.**

# Par-delà les différences



▲ À l'âge des vacances en Livradois

**S**i un jour, en raison des circonstances, du temps maussade, vous êtes d'humeur morose ou carrément mélancolique, ouvrez *Le sel de la vie*. Il recense des plaisirs fugaces, simples et inoubliables : « (...) chanter avec Jean Gabin Quand on s'promène au bord de l'eau, savoir prononcer correctement le nom de la ville de Cunnbat, sortir sur le tarmac à la saison des pluies à la nuit à Niamey et sentir l'odeur chaude et épicée de la terre africaine, avoir gardé les vaches en fabriquant des chapelets, avoir vu Miles Davis et un oryctérope, connaître quelques sources, faire de beaux andains bien réguliers, revenir d'Italie dans une Fiat jaune décapotable, se rebiffer au bon moment juste ce qu'il faut, sortir au crépuscule du cimetière haut perché de Bertignat... » L'effet revigorant de cette allègre recension est assuré.

## Tête dure

Néanmoins, à l'ordinaire, Françoise Héritier ne passe pas son temps à lister les bonheurs graciles de l'existence, elle ne s'occupe pas, pas principalement en tout cas, du vague à l'âme de ses contemporains. Elle est ethnologue, ou anthropologue... Sa mère lui disait parfois : « J'ai la tête dure, je ne comprends pas très bien ce que tu fais. » Mettons que nous ayons la tête dure. Françoise Héritier consent volontiers à s'expliquer. « L'ethnologie consiste à observer minutieusement et à participer à la vie d'une communauté définie afin de recueillir une somme d'informations précises sur tous les aspects de la vie en société. Une somme qui constitue le corpus de base de la réflexion anthropologique. Chaque ethnologue se consacre à une seule communauté ; ainsi, je suis



l'ethnologue des Samo du Burkina-Faso, l'ancienne Haute-Volta. L'anthropologie se situe à un autre niveau, un niveau thématique. Il s'agit alors de donner de la cohérence aux faits observés par les ethnologues dans diverses sociétés du monde et tenter de découvrir des lois de fonctionnement ou des invariants. Les domaines d'approche sont très divers puisqu'ils recouvrent toutes les formes de la vie en société, matérielles et symboliques. On peut dire que je suis une anthropologue de la parenté et de l'alliance matrimoniale. »

## Paternel

Soit. Mais on trouverait sans peine des savants qui ne savent pas prononcer le nom de Cunnbat, qui connaissent Niamey et Miles Davis mais qui ignorent la topographie du cimetière de Bertignat.

▼ Avec Claude Lévi-Strauss

▲ Enquête en pays Samo sous un baobab. Aux côtés de l'anthropologue : Goulé Zo, traducteur et griot.

Ce surcroît de savoir, qui est une manière de supplément d'âme, l'anthropologue le doit à ses origines. « Ma famille, côté paternel, est du Livradois. Ma grand-mère s'appelait Marguerite Friteyre, elle est née à Bertignat. Elle a épousé Georges Héritier de L'Imberdis, commune de Granval. Du côté de Georges, une sœur a épousé un Monteilhet ; leur fils, Pierre, grand blessé de la guerre de 14, fut maire de Granval. L'autre sœur, Augustine, s'est mariée avec un Béal des Batisses ; j'y ai encore des arrières cousins. Du côté de Marguerite, il y avait deux sœurs, mariées à la Chapelle-Agnon, l'une avec un sabotier, Monsieur Claustres, l'autre avec un Convert, dont le fils, le charmant Gustave Convert, avait une fabrique de chapelets... » Françoise Héritier dévide les arcanes de la parentèle et des alliances avec une dextérité qui procède autant du métier que de l'affection. On se dit, en l'écoutant, que l'anthropologie savante n'est pas sans lien avec la conversation d'une famille attablée qui s'attache à réunir les branches d'une généalogie.

## Curiosité

Fille de « fonctionnaires modestes », en poste dans le Loiret, à Saint-Étienne puis à Paris, elle vient passer ses vacances « sur la montagne », en particulier pendant les années de guerre. « Parce que là, on

faisait le pain, il y avait du fromage, du lard. Je me souviens qu'on nous pesait sur ces balances que l'on utilisait pour les veaux, un dispositif de sangles accrochées à une poutre avec un contrepoids. On vérifiait si nous avions pris du poids et, bien sûr, c'était le cas. » La fillette apprend à soigner les bêtes, à reconnaître les plantes, à « rapetasser », à tordre le fil et faire une boucle après chaque perle du chapelet, elle observe la répartition des tâches entre hommes et femmes. « J'avais déjà cette curiosité, cette envie de comprendre le pourquoi des choses, d'aller au-delà des apparences, qui sont la marque de mon futur métier. »

En 1946, elle a treize ans, elle entre au Lycée Racine, à Paris, puis les classes préparatoires à Fénelon, puis la Sorbonne. Elle est inscrite en histoire-géographie avec la perspective de devenir égyptologue. Elle a « une chambre à soi », elle aime les westerns, la littérature et le jazz. Elle va entendre Lévi-Strauss à l'École pratique des hautes études qui consacre son séminaire à une étrange coutume des îles Fidji, le privilège accordé aux neveux qui peuvent disposer à discrétion des biens de leur oncle maternel. « Ce fut la révélation de ma vie, parce que j'ai découvert là des choses qui étaient complètement étrangères à mon champ de perception et d'investigation d'alors. »

## Sacrifices

Lévi-Strauss a repéré cette auditrice attentive et assidue. Il lui propose une mission en Haute-Volta. Elle doit faire preuve de ténacité ; les autorités hésitent à confier la tâche à une femme – où l'on voit qu'une certaine distribution des rôles ne vaut pas seulement en milieu paysan. En 1957, elle est en Haute-Volta, dans le pays Samo qui deviendra son terrain d'investigation, son unique terrain, excepté quelques incursions chez les Dogons, au Mali. Elle apprend la langue samo, « qui est difficile », elle vit avec les villageois « au sein d'une brousse dense où le regard se perd ». Elle n'a eu « aucun problème d'adaptation ». Plus tard, elle apprendra que des sacrifices ont été accomplis pour savoir si sa présence serait favorable. « Le basard a voulu que mes poulets soient toujours bien tombés. » C'est à ses travaux, plus qu'à de bons

auspices universitaires, qu'elle doit sa carrière fulgurante : chercheuse au CNRS dès 1967, directrice d'études à l'École pratique des hautes études en sciences sociales en 1978... En 1981, elle est élue au Collège de France sur proposition de Claude Lévi-Strauss, elle lui succède à la direction du Laboratoire d'anthropologie sociale. Parmi les motifs de contentement qu'elle égrène dans *Le sel de la vie* : « s'être retenue de pleurer aux premiers mots de sa leçon inaugurale » – la leçon est un rite d'initiation propre à cette vénérable institution.

## Mikado

On entend, ces temps-ci, parler du « choc des civilisations », de leur possible « hiérarchie ». À l'encontre de ces opinions, Françoise Héritier défend l'unité du monde, dans le temps et dans l'espace, du monde d'Aristote à celui des Samo, en passant par le Livradois et le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris. « La diversité des cultures ne procède pas d'une quelconque nature qui dicterait ses lois, elle résulte de leurs capacités d'invention. Sous l'aspect bigarré des différences, on peut retrouver ces matrices que j'ai désignées comme « invariants », des questionnements universels auxquels des réponses différentes sont apportées. Toute société est comme le résultat d'un jet de jonchets (le mikado). Les bâtonnets sont toujours les mêmes mais la disposition d'ensemble est chaque fois nouvelle. » Françoise Héritier est engagée, au sein du Conseil national du sida, dans des Comités d'éthique, dans la société tout simplement. « J'essaie de faire passer des messages de compréhension mutuelle, d'universalisme, de tolérance. La grande règle est de ne jamais s'abriter derrière les différences culturelles pour prétendre dire le vrai. » Elle écrit, au début du *Sel de la vie* : « Il y a une forme de légèreté et de grâce dans le simple fait d'exister. » Et si c'était l'un de ces « invariants » qui valent en tout lieu... ■

*Le sel de la vie* - Éditions Odile Jacob. Chez le même éditeur. Une pensée en mouvement.

